

## Strader — Fruits de l'échec

*Johannes Kühl*

**Le personnage du Dr. Strader dans les Drames-Mystères de Rudolf Steiner accompagne la vie scientifique, technique et sociale, au travers d'expériences du seuil. Comprendre ce personnage jette une lumière sur le contrefort de l'âme dans un monde mécanisé.**

Lorsqu'on se tourne sur le destin du Dr. Strader dans les Drames-Mystères, on est d'abord ému par l'aspect tragique qui accompagne cette âme au travers de tous les Drames. Cet aspect tragique a deux couches : l'une, d'âme et humaine, c'est la solitude, dans laquelle cet être est sans cesse rejeté. La seconde couche, spirituelle, est l'expérience qu'il fait de l'aspect tragique du mal, l'aspect tragique d'Ahriman. Le tragique se déploie en trois volets : scientifique, technique et social-structurel. Ces progressions vont être présentées. Pour chacun des personnages principaux des Drames, il existait un modèle dans l'entourage de Rudolf Steiner. David Wood a élaboré à fond, dans *Das Goetheanum*<sup>1</sup>, la manière dont, avec Strader, outre la relation déjà connue du vivant de Steiner avec Gédéon Spicker, on peut encore penser à deux autres personnalités en tant que modèles : Frédéric Théodore Vischer et Carl Unger. On va ici entrer plus en détail dans le rapport entretenu avec ce dernier.

### **Le penseur scientifique**

Dans le premier tableau, nous découvrons Strader comme un penseur scientifique qui, en toutes conséquences, tente d'élucider la question suivante : Que peut dire la science de la nature sur le monde et l'être humain ? En cela, consiste un trait de ce caractère : le caractère mélancolique au meilleur sens du terme, lequel est en situation de sonder et de vivre chaque idée dans toute sa profondeur. C'est donc un homme jeune avec carrément une éducation « idéale » ; religiosité profonde dans le premier septennat, un instituteur affectionné dans le second et une quête du jugement personnel dans le troisième septennat. Formé aux science de la nature, il ressent naturellement du scepticisme partout où il est question de suprasensible, d'esprit. Cela se présente d'une manière expressive dans les paroles suivante : « Parler d'esprit, n'est seulement nécessaire que pour des choses, qui ne se trouvent pas dans le cercle strictement délimité par notre science. » — Donc, autrement dit, lorsqu'on lui montre un « miracle ». Tout le reste, la science de la nature peut l'expliquer et nous n'avons pas besoin alors de parler d'esprit. Dans le Drame, Astrid lui répond — nous pourrions aussi laisser répondre, dans le même esprit, Carl Friedrich von Weizäcker ou bien Rudolf Steiner — Je laisse ici répondre Michael Bauer avec une citation tirée de ses contes végétaux : « Sais-tu ce qui est le plus merveilleux pour moi chez le rosier ? C'est de savoir préparer ce parfum avec un peu de terre. Ce n'est pas un moindre miracle que celui par lequel l'eau fut changée en vin. »

Nous avons donc le concept transcendant de l'esprit du scientifique de la nature et celui — dans un certain sens — humainement enfantin, qui voit le divin partout dans la nature. C'est un chemin difficile qui va de la conscience scientifique, laquelle a besoin d'un miracle pour preuve du divin, jusqu'à comprendre et faire l'expérience que dans la nature — comme elle est — le divin est présent. Strader ne peut pas tout d'abord emprunter ce chemin. Mais il lui arrive quelque chose d'autre : la voyante Théodora lui décrit son expérience suprasensible du Christ : Alors le scientifique Strader dit : « Il se présente là une état de fait », un phénomène et cela il doit le reconnaître. En dehors de Théodora, il n'y a qu'un seul personnage dans le Drame qui décrit une expérience analogue : le juif Simon — en fait une précédente incarnation de Strader. Dans une des scènes Du Moyen-Âge, il vit aussi en rêve une telle rencontre.

Succède pour Strader une période difficile, parce que la reconnaissance de cet état de conscience de Théodora n'est pas en accord avec son image du monde. Cela devient encore pire, au moment où il contemple le tableau peint par Johannes Thomasius et il reconnaît : une science de l'esprit a d'abord rendu cette peinture possible. L'expérience avec cette « voyante » et celle devant le tableau, le conduisent à une frontière. Sur son lit de malade, il fait ensuite tout repasser en lui de ce qu'il

connaît et comprend de la nature, une fois encore, : de tout ce que nous savons de la science de la nature, nous devons reconnaître que l'être humain a des vies terrestre répétées : si toute vie ne prend naissance que de la vie et s'est développée et élevée de plus en plus, ainsi quelque chose comme l'esprit humain ne peut pas naître aussi simplement comme une émanation, mais au contraire, il doit se présenter une évolution ici aussi, ainsi que la vie naît de la vie, l'esprit ne peut donc se développer que de l'esprit.<sup>2</sup> On le remarque tout de suite : s'il est facile de se référer à ce cheminement idéal, incomparablement plus difficile de le penser avec une énergie suffisante de manière à en acquérir la conviction en tant qu'être humain dans sa totalité. Même un penseur aussi formé de fond en comble par l'anthroposophie comme Carl Unger, a longuement conquis de haute lutte l'idée de la réincarnation — Strader fait de même jusqu'à une certain degré.

### **Penser à la limite**

Pouvons-nous aujourd'hui bien penser à de telles questions de limite ? Steiner suggère, par exemple dans *Des énigmes de l'âme* : de se rendre aux limites des concepts scientifiques, de s'y maintenir et d'y persévérer et d'observer ensuite par quelles énergies on est arrivés là. Deux exemples pour cela : nous célébrons, cette année, le modèle de l'atome de Bohr. Quoique ce modèle fût bientôt dépassé, il eut une grande importance, car pour ce modèle, Bohr avait élaboré des postulats qui renfermaient les questions posées à l'évolution ultérieure de la physique. Il s'est représenté que l'atome était édifié comme le système planétaire : le noyau comme le Soleil au milieu et les électrons circulant en orbites tout autour. Mais ceux-ci n'étaient autorisés qu'à adopter des orbites déterminées, sans pouvoir se déplacer dans les espaces intermédiaires. Or il ne disposait d'aucun fondement pour cela, et c'est précisément ce qui a impulsé ultérieurement la physique. On apprit à calculer ces rapports d'une manière consistante, mais jusqu'à aujourd'hui — je n'exagère pas — les physiciens et philosophes de la nature s'interrogent toujours à cette périphérie : qu'est-ce que je calcule là en vérité ? J'ai une fonction mathématique qui décrit correctement cela, mais je ne sais pas ce que cela signifie. On appelle cela les débats d'interprétation de la physique quantique ».

Un second exemple : voici 30 ans, on apprit comment les gènes dirigeaient l'organisme : la séquence de l'ADN serait le programme pour cela — un penser simple. Depuis quelques années, nous savons que c'est l'inverse : l'organisme dirige et décide quand, quel gène, est exprimé. C'est beaucoup plus difficile à concevoir, parce que le penser mécanique n'est pas en situation de penser ce qui constitue l'organisme. Si nous disons : « C'est le corps éthérique », alors ce n'est tout d'abord qu'un mot. Il est difficile, à ces frontières-là, de tenir bon en pensant. Pour Strader cette césure de la lutte intérieure s'achève donc dans la solitude : « Perdu, je semble seul. Je ne peux conjurer le doute lui-même. »

### **Du penseur au technicien**

Le doute le rend malade. Après la guérison, il se jette dans le travail en tant que technicien, il devient directeur d'une fabrique de boulons. — Il est intéressant à cet endroit de considérer notre rapport avec la technique : il existe là un remarquable sentiment d'amour haine. Nous attendons de la technique qu'elle fonctionne. Personne ne s'étonne aujourd'hui qu'une automobile fasse 200 000 km sans subir une réparation. Quelle performance d'ingénieur !, quelle précision dans la construction et la fabrication des machines !, quel soin pour que cela soit possible ! Autrefois c'était une excuse standard, lorsqu'on arrivait en retard à l'école, de dire que la voiture n'avait pas démarré. Aujourd'hui cela n'existe plus. Que l'on s'observe lorsque quelque chose est fichu : on est hors de soi [*entriüstet* : littéralement « dés-armé » en allemand, et Dieu sait qu'un allemand désarmé panique ! *ndt*] : comment cela à présent ?! Il faut presque un peu de maîtrise de soi vis-à-vis du technicien dans l'atelier. Il en va exactement de même dans la fréquentation de l'ordinateur. C'est ce côté qu'on n'aime pas, le dépit, au lieu de s'étonner que cette habilité supérieure humaine fut nécessaire, pour que cela fonctionne ainsi. Le technicien est dans une situation remarquable, presque tragique, entre la société, qui attend quelque chose, et la nature, dont il retire matières et énergies.

Il est intéressant ici de considérer le Dr. Carl Unger qui était technicien. Il détenait des brevets sur des machines à abraser avec précision, qu'il fabriquait dans son usine de Stuttgart. En 1922, il

écrivit<sup>3</sup> : « Certes, il est facile, dans le contexte de considérations artistiques, philosophiques, scientifiques et sociales, de renvoyer à la technique ses répercussions nuisibles, anéantissant la vie, qui corrompent l'être humain, mais c'est quelque chose d'autre qui est à découvrir en vérité dans la conscience représentative du présent. Le technicien n'est pas aimé en tant qu'être humain. Tout d'abord, c'est son pragmatisme qui est extraordinairement gênant. S'il surgit parmi des scientifiques, il est facilement considéré de haut [...] Nous avons aujourd'hui les machines en tant que représentantes de notre relation au monde extérieur — de la même façon que les Grecs avait la sculpture —. Et maintenant, la machine développe son activité dans la vie sociale. Cela mène à un conflit tragique au sein de l'âme du technicien lui-même. »

Strader plonge dans ce monde, dans lequel on vit l'aspect tragique de la technique. Mais il parvient à changer cet état d'endormissement — pas tout seul, mais par sa rencontre avec Théodora. On pourrait appeler cela la scène la plus humaine de ce drame, lorsque tous deux regardent en arrière, sur leur sept ans de mariage heureux. Par la rencontre avec Théodora, selon Strader, il parvient à découvrir une nouvelle technique.

Il y a jusqu'à aujourd'hui beaucoup d'attente vis-à-vis de cette technique : enfin une machine propre, amicale au lieu d'hostile pour la vie et autres. — Dans le drame elle est simplement esquissée ainsi, de sorte qu'elle agisse autrement sur l'être humain qui l'utilise. Ce n'est pas le discours de l'écologie, en particulier, non pas d'un gain d'énergie. C'est uniquement le rapport à l'être humain qui compte ici : la machine est censée donner une liberté « purement technique ». Toutes les personnes du drame sont affectées par cet espoir — bien entendu Bénédictus ne s'exprime pas là-dessus. On peut donc être absolument sceptique, quant à savoir si cette machine est un idéal que nous aurions dû réaliser depuis longtemps.

Pour Strader le tragique réapparaît : l'appareillage ne fonctionne pas. Deux raisons sont désignées dans le drame. La première c'est que les énergies que Strader voulait utiliser, ne sont pas encore libres. Ehrenfried Pfeiffer avait interrogé Rudolf Steiner pour savoir si l'on pouvait utiliser des énergies éthériques. Steiner lui proposa pour cela des expérimentations utilisant des tubes à décharge. Lorsque Steiner vit ses essais, il lui dit selon le sens : « Arrêtez ! — ces énergies ne sont pas encore libres. Ce n'est que lorsque l'éducation aura mondialement recours à la pédagogie Waldorf qu'elles pourront être libres. »

L'autre raison apparaît dans le quatrième drame : il se pourrait aussi en effet que Strader lui-même se fût trompé. Il y a donc une raison individuelle-personnelle et la situation historique mondiale, qui empêchent la machine. Vient ensuite le second moment tragique : Théodora meurt. Cette brève période, si heureuse dans la vie de Strader, prend ainsi fin. Non pas par lui ou selon son destin, mais au contraire, comme conséquence découlant du destin d'autrui, à cause du cheminement de Johannes Thomasius. De nouveau s'achève par la solitude une césure dans la vie de Strader.

#### **Le créateur social : seul avec ses objectifs**

Et de nouveau, il en crée quelque chose. Sur les conseils de Théodora, il devient élève de Bénédictus. Avec cela commence la troisième césure, celle de Strader en tant que « créateur social ». Dans un certain sens, cela avait déjà commencé auparavant dans le destin de Strader, au plus tard dans le huitième tableau du troisième drame, dans le royaume d'Ahriman. Il y a là une situation dans laquelle ces douze personnes — « représentantes de l'humanité » — sont jugées et moquées dans leur sommeil, dans le royaume d'Ahriman. Strader est le treizième parmi ces douze. Il éprouve quelque chose qu'Ahriman ne peut jamais éprouver : il éprouve de la compassion à l'égard de l'humanité et de la compassion vis-à-vis du mal. Par la suite, Bénédictus explique : de la même façon que le Soleil traverse le Zodiaque, ainsi il y a ces douze représentants de l'humanité. Quelque chose de la qualité d'un esprit solaire résonne ainsi, uni à l'être de Strader. Il révèle sa profonde union — plus que tous les autres caractères du drame — avec ces douze. Dans la scène du Moyen-Âge, Strader est raillé, insulté et même frappé. Au début du troisième drame, nous voyons

comment tous l'admirent. Et maintenant nous voyons comment il ressent de la compassion eu égard à la dérision qu'Ahriman déverse sur lui.

Dans le quatrième drame survient la grande progression. Hilarius Gottgetreu [*Féaldieu*] fait le projet d'une institution, dans laquelle la vie économique est associée à une sorte d'université populaire, avec un travail scientifique et une formation. Féaldieu sait bien : « Moi-même, je ne peux pas faire cela, j'ai besoin pour cela des hommes qui en sont capables » — à savoir les élèves de Bénédictus. Celui qui est censé diriger et maintenir cela en cohérence, c'est — en toute circonspection — l'âme solaire, c'est le Docteur Strader. Il est censé devenir le directeur des affaires de cette entreprises. À l'encontre du chef de bureau qui en doute, il affirme même qu'il est le seul à posséder la capacité requise, parce qu'auparavant il a échoué !

#### **Le technicien (social) Dr. Strader et Carl Unger**

À l'instigation de Féaldieu, Strader devient donc entrepreneur. Cela non plus ne réussit pas, parce les hommes font défaut, beaucoup plus parce qu'ils ne veulent ni ne peuvent. À l'un la confiance fait défaut, un autre ne peut pas renoncer aux « terrestre ». C'est un tragique qui se renouvelle et de nouveau survient la solitude pour Strader. « Ainsi donc je reste seul avec mes objectifs ». Peu après Strader décède — il n'y eut plus rien à faire pour lui. Alors devient agissant ce qu'il a conquis de haute lutte d'Ahriman par ce penser et cette action techniques, ce qu'il a conquis par sa compassion à l'égard d'Ahriman et de l'humanité. Cette maturité est comparable à l'esprit solaire, qui traversa les douze, et ressentit de la compassion pour l'humanité. C'est ce que Strader a emporté de haute lutte : la maturité solaire. Ainsi le désigne Bénédictus dans les dernières paroles du drame : « âme solaire de Strader » — qui rend possible que l'œuvre de ses élèves se poursuive.

Ici, où échoue le créateur social, cela vaut encore de jeter un regard sur le Dr. Carl Unger. Celui-ci fut, en 1913, membre du *Vorstand* de la Société anthroposophique, et cela signifie qu'il était créateur social. Après la première Guerre mondiale, la Société entra de plus en plus en crise, il y eut de constantes difficultés entre jeunes et vieux. Après l'incendie, Steiner évoqua lui-même le « système Stuttgartois », qui consistait dans le fait que l'on ne se parlait plus, mais au contraire, on s'envoyait des lettres. Carl Unger a dû infiniment souffrir sous la critique. Émile Leinhaas rappela, lors de la crémation de Unger en 1928, ce qu'avait dit Steiner au sujet de Unger : « On ne peut qu'avoir autant aimé l'anthroposophie pour supporter ainsi tant de souffrance. » Cette souffrance culmina à l'assemblée des délégués de 1923, à Stuttgart, par la critique ouverte adressé au *Vorstand* et à Carl Unger. Steiner proposa même de cliver la Société en fondant une société pour les jeunes et de laisser l'autre comme elle était.

Anna Samweber rapporte qu'elle entendit Steiner dire à Carl Unger, lors d'une pause<sup>4</sup> : « Vous allez bien entreprendre à présent un voyage pour vous reposer ? » Unger : « Non, je reste à ma place. » Alors Steiner attira Unger sur sa poitrine, lui embrassa le front et dit : « Vous avez traversé l'épreuve la plus difficile ; vous êtes mon vrai élève ». C'est presque une citation tirée des *Drames-Mystères*, Bénédictus prononce seulement les paroles : « Tu es mon vrai élève » à l'adresse de Johannes, au moment où celui-ci surmonte sa plus difficile épreuve. — Le créateur social Carl Unger échoue et endure l'échec. Cela eut lieu 13 ans — un nombre qui joue un rôle dans le drame — après la première représentation du premier drame.

Qu'est-ce que cela signifie, aujourd'hui ? Tout d'abord qu'il en est ainsi que ceux qui veulent se réunir, doivent avoir conquis quelque chose. On ne peut pas entrer dans le temple, quand on n'a pas quelque chose à offrir. Ce sont naturellement des conquêtes individuelles. Que dans la vie nous vivions avec des questions artistiques, scientifiques ou religieuses, avec des question techniques ou pédagogiques, — ce sont là des cheminements individuels. Mais la question du travail à mener ensemble n'est plus seulement encore une question individuelle : les enseignants dans les écoles Waldorf, aujourd'hui, ne sont pas surchargés de travail à cause de leurs cours. Le « *Burn out* » n'apparaît avant tout que là où les « chers collègues » entrent en piste — lors du travail mené

ensemble. On entend souvent : « Je suis volontiers enseignante — mais l'autonomie administrative est si difficile. » Nous sommes le plus fortement défiés aujourd'hui en tant que « créateurs sociaux » ! Il va de soi que nous sommes aussi défiés en tant que scientifiques, enseignants médecins, jardiniers d'enfants, fermiers — mais le plus fortement en tant que « créateurs sociaux ». C'est le lieu où nous pouvons apporter du « neuf à l'ancien ». — Peut-être que la douleur en cela est comparable avec cette douleur-là de Capésius, au moment où Bénédictus lui dit : « Je vous trouve en veine. »

**Das Goetheanum n°43/2013.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Notes :**

- (1) Le cheminement Rose-Croix du Dr. Strader, *Das Goetheanum* n°28/2013 (traduction française disponible auprès du traducteur).
- (2) Rudolf Steiner, **GA 34**.
- (3) Carl Unger : « *Tendances universelles de la technique* », dans **Écrits**, vol.I, Stuttgart 1964.
- (4) Anna Samweber : « *Aus meinem Leben* », Bâle 1981.